

WALTER F. OTTO

Essais sur le mythe

Suivi de “Walter F. Otto” par
KARL REINHARDT

Traduit de l’allemand par
PASCAL DAVID

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2017

TITRES ORIGINAUX

Der Durchbruch zum antiken Mythos im XIX. Jahrhundert

Der Mythos und das Wort

Der Mythos

Die Sprache als Mythos

La première traduction française des articles et conférences qui constituent cet ouvrage a été publiée en 1987 aux éditions Trans-Europ-Repress. Elle a été entièrement revue et corrigée pour la présente édition.

Le texte de Karl Reinhardt intitulé *Vermächtnis der Antike* a paru à Göttingen aux éditions Vandenhoeck & Ruprecht en 1960.

© Dr. Thomas Szabó, pour la photographie de première page.

© Dr. Thomas Szabó, pour les textes de Walter F. Otto.

© Vandenhoeck & Ruprecht GmbH & Co., pour le texte de Karl Reinhardt.

© Éditions Allia, Paris, 2017, pour la traduction française.

LA PERCÉE JUSQU'AU MYTHE ANTIQUE
AU XIX^e SIÈCLE

À LA seule évocation du mythe grec nous reviennent habituellement en mémoire d'étranges histoires propres à des temps fort reculés, des récits merveilleux qui nous parlent de dieux et de héros en une période du monde devenue pour nous aussi curieuse qu'étrangère, plus étrangère encore que les jeux et les rêves de notre toute première enfance. Quant à la mythologie, qui réunit toutes ces histoires de la nuit des temps, nous sommes convaincus qu'elle peut bien nous distraire ou nous divertir, voire nous tenir sous son charme, mais qu'elle ne nous concerne en rien nous-mêmes, hommes de notre temps.

Chez beaucoup, à vrai dire, l'évocation du mythe rappelle tout d'abord les représentations les plus bizarres, des figures et des événements qui semblent le fruit d'une imagination effrénée et dont la crudité souvent nous choque. Que penser en effet de ce Cronos qui dévore sa propre progéniture, auquel une grossière supercherie arrive à faire engloutir une pierre au lieu du dernier de ses enfants, celui qui devait le détrôner et prendre sa succession dans le gouvernement du monde? Que penser de cette Athéna sortie toute armée de la tête de Zeus le Père? De ce Persée qui décapite la Méduse et pétrifie tous ceux dont le regard tombe sur ses sinistres traits?

Il faut dire que la sauvagerie, la verdeur de telles légendes choquait déjà la civilisation homérique. Homère lui-même ne veut rien en savoir. Et la poésie homérique au sens le plus large du terme n'en reste pas moins le principal témoignage de ce qu'est *le* mythe

au centre duquel se tiennent les figures des dieux authentiquement grecs que sont les Olympiens. Ne nous laissons donc pas égarer par des singularités, quelque signification qu'il faille leur attribuer. En revanche, force nous est de reconnaître partout dans les mythes une grandeur, une force, une puissance dans la vision à laquelle on ne peut se soustraire, à côté de quoi toute autre représentation ne peut paraître que pauvre, faible et terne. C'est pourquoi il n'est pas rare aujourd'hui encore que nous recourrions au concept de "mythe" pour conférer un caractère absolu et sacré à une *vision* grandiose posée comme supérieure à toute activité et à toute pensée.

Le mot n'aurait-il pas cependant un sens empreint de gravité? Tout comme le terme "symbole", qui ne nous met pas moins dans l'embarras lorsque nous devons dire ce qu'il signifie au juste, et de la profondeur duquel nous ne sommes pas moins convaincus. Nous nous entourons toujours à nouveau de symboles, nous les tenons pour sacrés et exigeons qu'autrui les respecte. Nous les respectons même comme s'ils étaient réellement ce à quoi il s'impose de penser à leur vue, ou plus encore : comme quelque chose de si sacré que jamais cela ne peut s'offrir à nos sens. Et si nous nous abîmons en pensée en ce monde étonnant du symbole, qui est monde de l'être, il nous semble tout d'un coup qu'il doit y avoir pour notre conscience plus secrète une sphère de réalité plus irrécusable, que la pensée européenne croit ne plus reconnaître sérieusement depuis fort longtemps.

Mais le mythe? Depuis fort longtemps déjà il ne nous parle plus avec autant de force de persuasion que le symbole. Avec lui nous jouons un jeu dont nous nous lassons très vite parce qu'il est trop facile, comme tout

ce qui n'a plus de nécessité interne. D'où vient donc cette différence ?

La réponse est aisée. Le symbole est un signe muet et, si c'est un mot, il scelle un secret qui n'attend que du respect. Tandis que le mythe, lui, doit être explicite. Il lui faut précisément exprimer des entités qui se situent *au-dessus* de l'homme, et telle est précisément la raison pour laquelle elles demandent à être vénérées. Le mythe dévoile le surhumain, tandis que le symbole n'est pour ainsi dire que l'empreinte de son sceau et peut encore garder une valeur quand bien même il n'évoque plus grand chose.

Nous voici manifestement face à un problème. Notre sentiment et notre conduite ne peuvent se refuser à reconnaître une entité supérieure dont notre entendement, lui, ne veut rien savoir, ce qui fait qu'il admet volontiers les marques de respect accordées aux symboles, mais refuse la clarté explicite du mythe. La génération passée a eu tôt fait de résoudre le problème. À l'en croire, chaque époque de l'histoire des idées admettrait des représentations et des conduites en contradiction avec la façon de penser généralement admise, qui ne subsisteraient que du fait de la tradition, entendons conformément au principe d'inertie. On pensait que ces représentations et ces conduites provenaient d'une vision du monde, d'une *Weltanschauung* dépassée, qu'elles avaient perdu leur sens et leur légitimité en raison du déclin de celle-ci, et ne se seraient conservées que comme autant de formes mortes qui, fatalement, ne tarderaient pas à disparaître. Mais cette théorie est par trop simpliste, et trop extérieure pour être vraiment satisfaisante. Elle présuppose que l'esprit humain serait devenu au cours des millénaires, et selon une progression ininterrompue, de plus en plus judicieux et ingénieux et qu'il n'aurait cessé, de ce fait, d'avoir

davantage de lumières ; assez curieusement, cet allègre optimisme du progrès ne tient aucun compte du fait que nombre de “lumières” nouvelles ont eu pour rançon des obscurcissements. Et à quelle époque des Lumières cela s’appliquerait-il mieux qu’à celle dont les conquêtes ont été pour beaucoup dans l’orgueil justifié du XIX^e siècle ? Car à cette époque, l’intérêt manifesté pour les processus physiques relevant d’une explication matérialiste et mécanique, et pour leur exploitation technique en vue de se rendre maître de la nature, cet intérêt, donc, a atteint une grandeur qu’on est en droit d’appeler de la génialité, et une puissance à laquelle durent se soumettre tous les domaines de la pensée. Et aujourd’hui encore, rien n’est venu entamer cette puissance. Mais elle ne saurait empêcher que des figures oubliées du monde s’animent dans l’ombre, des figures qui assaillent l’homme dans le tréfonds de son être propre, dans l’inconscient, dans ce qui échappe à sa volonté, et lui dictent des représentations et des actions qui, sitôt mesurées à l’aune de la vision du monde qui prévaut, ne peuvent qu’être déclarées incompatibles avec celle-ci – autant dire absurdes.

Le symbole et le respect qu’il appelle nous sont indispensables malgré toutes nos “lumières”. Mais nous avons aussi une secrète inclination pour le mythe. Il nous émeut comme seul peut nous émouvoir quelque chose de vivant – si profondément que cela soit enfoui. Il nous saisit comme ne saurait le faire ce qui serait simplement passé, dévalué et percé à jour comme intenable. Mais pour ménager anxieusement notre tranquillité d’esprit, nous avons relégué le mythe dans le domaine de la fiction poétique. Là il est toléré et protégé par notre insouciance confusion d’esprit relativement à ce qu’est au juste la poésie.

Nous vivons, sans nous en inquiéter outre mesure, et même sans nous en aviser, en deux mondes.

À la fin de sa journée le chercheur, l'ami de la science repousse ses instruments et ses graphiques. Le soir descend peu à peu. À mesure que l'obscurité s'étend, notre chercheur sent le frisson d'une heure sacrée, il voit resplendir une première étoile au firmament, et se surprend presque à avoir déjà sorti des rayons les poèmes de *Hölderlin*. Il ouvre le livre et tombe sur le passage suivant :

*La ville autour de nous s'endort. La rue illuminée
accueille le silence,
Et le bruit des voitures avec l'éclat de torches
s'éloigne et meurt.*

Puis, poursuivant une lecture qu'il ne peut plus interrompre :

*La voix des cloches vibre au calme crépuscule
Et le veilleur, gardien des heures, crie un nombre à pleine voix.
Oh! voici naître et frémir la brise
aux feuilles extrêmes du bocage,
Regarde! et la réplique de notre Terre, la lune,
Mystérieusement paraître; et la fervente, la Nuit vient,
Peuplée d'étoiles, et toute indifférente à notre vie;
La Donneuse d'émerveillements,
l'Étrangère parmi les hommes
Aux cimes des monts là-bas s'éploie
et brille dans sa mélancolique magnificence!¹*

1. F. Hölderlin, "Le Pain et le vin", in *Œuvres*, trad. Gustave Roud légèrement modifiée, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, pp. 807-808.

Notre savant écarte alors le livre. Le monde, autour de lui, est métamorphosé. Les computations de la vision scientifique du monde ont soudain perdu toute signification. Tout a pris forme, tout vit, tout résonne. Ce qu'il y a de plus quotidien a été magnifié par l'expression, une dignité, une mystérieuse excellence lui ont été conférées. Et sur ce monde où tout est résonance daignent se poser, emplis d'étonnement, les regards d'une géante silhouette – la Nuit.

Qu'est-ce qui peut bien captiver ainsi notre lecteur solitaire? Les représentations suscitées par le poète n'ont aucune place dans son univers régi par des lois physiques. Et il le sait bien – ce ne sont là que des images. Qui n'ont donc aucune réalité! Un simple jeu de l'imagination pourrait-il toutefois avoir sur lui un tel effet? Son intime conviction lui répond : non! Nous savons fort bien que ces prétendues images n'ont sur nous un tel pouvoir qu'à la mesure de leur teneur en réalité. Elles nous forcent même à avouer malgré nous que cette teneur est supérieure à celle des objets de notre expérience prosaïque, de notre pensée intelligible et rigoureuse.

Mais quelle sorte de réalité est-ce là? Nul ne nous donne la réponse. Ce qu'en revanche nous pouvons sentir – que nous soyons ou non à même de l'expliquer – c'est que ces images atteignent bien mieux "les choses" que ne le font tous les autres mots et concepts; qu'il doit donc bien y avoir quelque chose, dans l'essence des choses, qui demande à être abordé précisément ainsi et pas autrement – rien d'accessoire, toutefois, mais bien de central. Une voix mystérieuse nous chuchote à l'oreille : de telles images se sont imposées lorsque les choses mêmes ont parlé au poète; et c'est pourquoi elles parlent à nouveau à l'instant où ces images s'éveillent. L'authentique

création d'images est toujours une réponse à une authentique révélation de l'essentiel. Et plus celui-ci dévoile sa consistance, d'autant plus puissamment s'illuminent les images, dont l'authenticité se reconnaît à ceci seulement qu'elles provoquent nécessairement à leur tour l'apparition de l'essentiel.

Voilà ce que nous pouvons apprendre du poète. Ses images et ses figures sont pour ainsi dire des incantations magiques adressées au monde de l'être, à un monde qui doit éclore, rejeter le voile épais qu'ont tissé concepts de l'entendement et raisonnements utilitaires, et surgir en sa forme originelle qui témoigne pour elle-même et nous ébranle soudain jusqu'au tréfonds de notre être. Mais nous voilà du coup dans le domaine du *mythe*.

Or depuis des siècles le poète est de plus en plus rarement en contact avec ce domaine, et là où, comme c'est le cas à l'époque moderne, il est devenu entièrement subjectif, plus aucun contact n'existe avec lui. Et même lorsqu'il s'en approche, ce n'est plus qu'une dernière lueur, un ultime écho des figures mythiques originelles qui parvient jusqu'à nous. Même aux grandes époques de création artistique, le poète n'était pas leur premier héraut. Il fallait que Terre et Ciel se fussent déjà révélés dans le mythe pour que des paroles consentissent à s'échapper des lèvres du poète. Que serait Dante sans le mythe de l'Église et de l'*Imperium*, de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, des degrés et des trônes du Royaume de Dieu. Et même, que serait Homère lui-même sans les héros, leurs destinées et leurs dieux? Si haute que soit l'estime dans laquelle on tient le pouvoir de guide qui revient à la poésie et à l'art, il faut que l'essence du monde soit déjà apparue à l'œil spirituel en des figures sacrées, il faut que le grand mythe se soit déjà délivré lorsque le temps

est venu pour le poète. Cette création décisive, qui est la véritable naissance du mythe, ne peut donc à son tour être le fait du poète. Nul ne peut l'avoir accomplie à lui tout seul, ni même nombre d'individus. Où convient-il dès lors de chercher l'origine du mythe?

On le voit : le mythe est compris ici en un sens plus rigoureux que d'ordinaire, en même temps que perd de son importance le récit isolé qui parle à notre imagination tandis que notre entendement sourit de son invraisemblance. Ce n'est que de forces supérieures que ce récit reçoit sa pleine signification et sa dignité. Il n'est pour ainsi dire qu'un reflet haut en couleur des soleils qui dardent leurs rayons à partir d'entités divines et sur-humaines, figures originelles de l'existence tout entière. "Mythe", pour nous, n'est donc pas synonyme, comme le conte, de divagation – "mythe" est pour nous synonyme de sérieux éminent, de certitude sacrée, et par là un critère pour la direction et la rectitude de toute pensée et de toute activité.

Et s'il en est bien ainsi, y a-t-il, pour le chercheur qui tient les peuples antiques pour mémorables, matière plus importante que leur mythe? Sachant quelle importance il eut à leurs yeux, aura-t-on toujours à cœur de le critiquer? Ne sera-t-on pas plutôt enclin à se demander ce qui a bien pu nous arriver pour qu'il nous reste si peu de chose de lui, du moins en apparence?

La science, qui a fondé depuis longtemps une discipline particulière sous le nom de *Mythenforschung*, ou recherche mythologique, est encore en général parfaitement étrangère à cette conception. Son assertion la plus tranchée consiste à soutenir que le mythe aurait été créé par des poètes. Assertion qui semble suffisamment justifiée par le fait, dont l'importance a été amplement soulignée, que

le poète en tant que tel est proche du mythe, sans oublier que les poètes antiques ont donné au mythe bien des prolongements poétiques. Et pourtant, le mythe s'oppose à la conception moderne du monde, la seule à laquelle la science puisse sérieusement souscrire, en sorte que ne restent à expliquer, en dehors d'erreurs puériles, que les jeux de l'imagination poétique.

Mais il fut un temps – il y a de cela un siècle et davantage – où le mythe était compris différemment et de façon autrement plus profonde, et par des esprits qui n'étaient pas tous des illuminés. Il nous est permis d'affirmer, non sans fierté, que ce commencement, qui ne fut hélas ! qu'un commencement, eut lieu en Allemagne. Certains de nos grands poètes ont été à même de vivre à nouveau dans le monde mythique et de donner forme en y puisant leur inspiration. Le *Faust* de Goethe, en sa Seconde Partie notamment, et toute l'œuvre de Hölderlin en sont les plus magnifiques illustrations. Mais aborder cette question nous amènerait à déborder largement le cadre de notre propos. Nous nous contenterons donc de ne pas oublier qu'une génération a pu être témoin du phénomène de la fécondité du mythe. Le romantisme ne serait pas pensable sans cette impulsion, incompréhensible serait en particulier sa nouvelle approche du problème du mythe. C'est à cette approche nouvelle que doit être exclusivement consacré mon propos. – Jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle, le seul concept qu'on eût des mythes antiques, dont les figures et les péripéties ont survécu dans le patrimoine littéraire, était celui de plaisantes affabulations ; quant à l'érudition, bien obligée de leur prêter attention à elles aussi, elle les avait reléguées dans le fatras des prétendues antiquités. La première contradiction d'importance, face à une vision aussi

superficielle des choses, fut apportée par un homme dont le nom fut trop vite oublié mais dont l'influence fut particulièrement vaste. J'ai nommé Gottlieb *Heyne*, le maître des frères Schlegel, professeur à Göttingen depuis 1763. Il professait que dans le domaine de la poésie il ne fallait pas s'enquérir de l'origine du mythe, mais des raisons de sa dégénérescence; que le mythe n'était rien d'autre, au fond, que la langue originelle du peuple du temps archaïque, qui n'aurait pu exprimer que par des images et des allégories l'ébranlement que lui causaient les violentes figures et formations de la réalité du monde. La dégénérescence aurait commencé au moment où on a pris les symboles pour des réalités concrètes, et c'est alors que le goût de l'affabulation aurait largement trouvé à s'épancher. Les récits mythiques se voyaient ainsi attribuer pour la première fois un sens authentique et un sérieux, même si ce sérieux leur était en même temps à nouveau dénié dans la mesure où, en tout état de cause, ils n'étaient pas censés avoir d'autre signification qu'allégorique.

Parmi les investigations ultérieures du mythe, certaines mériteraient que l'on s'y arrêtât, qu'il me faudra passer ici sous silence afin d'aller droit à l'essentiel. En effet, l'heure allait bientôt sonner où devait entrer en scène un homme dont l'apparition, dans l'histoire de la mythologie, fit presque elle-même l'effet d'un mythe – nous avons nommé Johann Joseph *Görres*, cet esprit admirable sous le souffle duquel les braises du mythe se sont à nouveau enflammées. Il osa parler d'un savoir propre aux mythes, savoir sacré depuis un âge ancestral et qui s'est perdu depuis, legs d'une primitive humanité qui vivait encore selon lui, pareille au nouveau-né, en une symbiose organique avec la Mère Nature, et apprit d'elle ce